

Faites les choses largement, sans esprit de colère ; sans forfanterie, comme sans crainte ; soyez justes pour les deux parties qui forment la charnière du travail, patrons et ouvriers, et allez votre chemin n'ayant pour but que la justice et l'humanité.

Vous êtes dans votre siècle, dans le siècle du progrès et de la liberté, travaillez à la solution du grand problème qui doit amener l'union entre le producteur et le travailleur et la juste répartition du produit du travail.

Ne vous occupez pas des rhéteurs qui ne savent qu'aligner des mots ou débiter des phrases. Vous avez l'habitude de produire, produisez encore dans un ordre d'idées plus relevé.

Succès à la Fête du Travail !

* * Passons à ceux qui ne produisent pas et qui ne travaillent pas.

Vous savez que l'empereur d'Allemagne, petit-fils de la reine Victoria, vient de visiter l'Angleterre où il a été reçu—selon l'usage—avec tous les honneurs dus à son rang.

La reine a embrassé son petit-fils, le prince de Galles a embrassé son neveu, avec une apparente bonne foi qui confirme une fois de plus les idées que j'avais sur l'hypocrisie de tous ces gens couronnés ou qui attendent la couronne.

Cependant, certains journaux anglais ne se gênent pas de dire que tout cela n'était que comédie et que la reine, tout en pressant l'Allemand sur son cœur, devait se dire :

" Mon garçon, tu t'es bien mal conduit envers ta mère, ma fille, et si je t'embrasse c'est simplement pour la galerie."

Quand au prince de Galles, qui a appris en France à penser—sinon à parler—franchement, il a dû faire la réflexion suivante :

" Mon neveu, tu es un fameux chenapan pour avoir insulté ma sœur comme tu l'as fait."

Bref, tout ce monde de la cour d'Angleterre, bien qu'ayant dans les veines trois quarts de sang Allemand, déteste cet empereur, mais personne n'en a rien fait paraître.

Bien plus, le peuple anglais a assisté à un petit échange de politesses du plus haut comique.

Guillaume II, ne sachant quelle gracieuseté faire à la reine, l'a nommée " colonel du premier régiment des dragons de sa garde !"

Comment trouvez vous cette idée de nommer sa grand-mère colonel ?

La bonne vieille, toutabasourdie de l'honneur que lui faisait son petit-fils, s'est remise bien vite et lui a rendu la politesse.

—Ah ! tu me nommes colonel, mon ami, eh bien ! moi, je te bombarde amiral honoraire de la flotte anglaise.

Amiral honoraire ! cela ne fait-il pas penser au fameux amiral suisse de la *Vie Parisienne* ! mais que je serais donc heureux de voir ma gracieuse souveraine déguisée en colonel des dragons de la garde allemande !

* * Je vous disais tout à l'heure que la famille royale d'Angleterre avait trois quarts de sang allemand dans les veines, et les événements semblent prouver que les trois quarts des Anglais de notre pays, c'est-à-dire ceux qui ne vivent pas tout à fait parmi nous, qui ne nous connaissent pas, nous traitent à la manière allemande.

Si Guillaume II prescrit la langue française de l'Alsace et de la Lorraine, nos anglais, orangistes pour la plupart, font la même chose chez nous, puisqu'ils sont en train d'abolir l'usage de notre belle langue, qu'ils ne peuvent apprendre, dans la province de Manitoba et les territoires du Nord-Ouest.

Il ne faudrait pas croire, toutefois, que ce mouvement soit purement localisé dans ces régions de l'Ouest, car je viens d'apprendre quelque chose, un fait qui, s'il était connu, aurait déjà produit grand effet et qui prouve bien que l'agitation francophobe est générale et part de haut lieu.

Voici de quoi il s'agit :

Vous n'ignorez pas que toute la population de notre province attend depuis près de deux mois l'arrivée de l'escadre française de l'Atlantique nord, et que nous espérons une fois de plus serrer la main des braves officiers français que nous

considérons toujours comme des parents, comme nos gens.

On nous a, en effet, annoncé plusieurs fois la visite de l'amiral Brown—un bon français, malgré son nom anglais—le plus jeune contre-amiral de France.

Il est inutile d'attendre, l'escadre française ne viendra pas.

* * Elle ne viendra pas parce que l'on a représenté à Londres que ces visites militaires produisent de fâcheux résultats, en ce sens qu'elles tendent à resserrer davantage les liens qui unissent les Canadiens à la France.

L'élément français, a-t-on dit, tend à prendre une telle prépondérance en Canada qu'il serait dangereux de lui fournir de nouvelles facilités de développement.

Si j'en parle ainsi dans une causerie, c'est parce qu'il s'agit d'une question de sentiments si nobles qu'ils devraient être respectés.

Et l'on vous écorchera toujours les oreilles avec les mots de liberté anglaise !

Cette liberté est factice, elle est fautive, elle n'est pas vraie, et il faut le reconnaître à moins d'admettre que l'Angleterre a peur de voir une frégate et un aviso français dans les eaux du Saint-Laurent.

Et voici comment l'amiral Brown ne viendra à Montréal et à Québec qu'en qualité de simple touriste, de particulier !

Cependant, ces parties-là se jouent à deux et—vous ferez comme vous voudrez—pour ma part, j'ai la ferme intention d'aller présenter mes plus respectueuses amitiés à l'amiral Brown quand il viendra nous voir. J'espère n'être pas seul et je suis certain qu'il sera l'objet d'une démonstration qui prouvera que nous sommes citoyens d'un pays libre et que nous entendons exprimer nos sentiments comme nous l'entendons.

Que l'on préfère l'Allemagne à la cour, c'est son affaire, nous, nous aimons la France.

Vive la France ! toujours et quand même ! !

C'est ainsi que je pense, et je dirai comme la duchesse Anne de Bretagne " *Qui qu'en grogne, ainsi sera, c'est mon plaisir* "

Leon Tiedemann

REVUE GENERALE

Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, le 12 octobre 1892.—Christophe Colomb.—La Russie et le Monténégro.—L'Église catholique aux États-Unis.—Les Pèlerins américains en Terre-Sainte.

Le 12 octobre 1892, l'Amérique fêtera le quatrième centenaire de sa découverte par Christophe Colomb. Pour cette occasion, les États-Unis désirent tenir une grande exposition universelle ; déjà un comité vient d'être formé à New-York afin de réaliser ce projet. A Montréal, on voulait faire la même chose, mais, comme toujours, on s'est laissé distancer par les Yankees. C'est un malheur pour le Canada tout entier.

L'anniversaire de la découverte de l'Amérique sera non seulement fêté sur ce continent, mais aussi en divers endroits de l'Europe. A Gênes, par exemple, on parle d'ériger un monument à Christophe Colomb.

A propos de l'illustre découvreur, nous devons dire que, en dépit de toutes les recherches, on n'est pas fixé sur l'endroit où il est né. Certains livres d'histoire disent qu'il est né entre 1436 et 1441, à Gênes, à Buggiasco, Cogaleta, Savone, Nervi, etc. L'opinion générale désigne Gênes comme lieu de sa naissance, quoique rien ne le prouve. On le désigne fréquemment sous le nom de Génois, mais on peut faire remarquer avec raison qu'il pouvait être sujet de la République de Gênes sans être né à Gênes même. Son acte de naissance d'ailleurs n'a jamais été trouvé, et ses principaux historiens, Gallo, Guittiniani et Fogliatta ne le désignent que comme Génois.

On s'est appuyé pendant quelque temps sur un prétendu testament olographe de Christophe Colomb, trouvé à Madrid, dans les archives du duc de Veraguas, testament mis au jour en 1578, c'est-à-dire soixante-douze ans après la mort du grand marin, et dans lequel on lit la phrase suivante : " Moi qui suis né à Gênes." Mais cet écrit ne porte aucune date, et de plus n'est pas signé. On n'y lit comme signature que le mot " l'amiral," titre que le navigateur n'employa jamais. Notons aussi que ce document n'a pas été connu de don Fernand, fils de Christophe Colomb, quoiqu'il fut désigné comme légataire de deux millions.

De plus, le même don Fernand a écrit une histoire de son père, après avoir fait plusieurs recherches pour connaître le

lieu de naissance de Christophe Colomb. Dans ce livre, il nomme Gênes et toutes les autres villes qui réclamaient l'honneur d'avoir donné le jour au découvreur, sans se prononcer sur aucune d'elle.

Mais ce qui va compliquer davantage les recherches, c'est que Calvi, une petite ville soumise autrefois à la république de Gênes, réclame maintenant l'honneur d'avoir donné le jour à l'illustre découvreur.

On trouve les traditions locales relativement à la naissance de Christophe Colomb à Calvi, dit un écrivain, dans une pièce de vers que l'abbé Peretti cite tout au long. Ce manuscrit, retrouvé dans les papiers d'une famille corse d'un des villages voisins de Calvi, affirme nettement la naissance de Colomb en cette cité. L'examen fait de cette pièce de vers par M. Gaston Paris, membre de l'Académie des inscriptions, en place la facture au seizième siècle. Inutile d'expliquer pourquoi, étant donnée la façon dont Gênes traitait la Corse, cette pièce où l'on qualifiait d'ailleurs la République de marâtre, ne pouvait, à son origine, être ni publiée, ni imprimée.

" Il y a, en second lieu, l'affirmation du R.P. Dionigio (P. Denuys), " homme très éclairé," disent ses contemporains du dix-huitième siècle, " que Christophe Colomb était né à Calvi."

Puis le manuscrit du commandant Siméon de Buochberg, un des défenseurs de Calvi dans le siège de 1793, qui reproduit la tradition sur les origines corse et calvais du grand navigateur ; enfin, d'autres manifestations (discours, livres imprimés, etc.) remontant au début de ce siècle et dont la dernière a été l'apposition, à Calvi, le 30 juillet 1886, dans la rue Colombo, autrefois Del filo (du fil, le père de Christophe était tisserand) d'une inscription sur la maison où la tradition fait naître Colomb.

Disons encore qu'il y eut à Calvi une famille Colomb, dont on ne peut suivre l'existence sur les registres paroissiaux et les répertoires de notaires à différentes époques, du seizième au dix-huitième siècle. Notons aussi de curieuses particularités relevées dans le récit de la découverte de l'Amérique, par don Fernand, telles que l'existence d'une meute de chiens corses sur la flotille de Colomb et la présence à bord d'un nombre assez notable de Corses, très probablement Calvais.

Les résultats significatifs établissent-ils sans conteste la preuve de la naissance du grand navigateur à Calvi ? La certitude absolue ne pourrait provenir, en pareille matière, que de l'acte de naissance de Colomb, qui, vraisemblablement, ne sera jamais produit. Mais les présomptions fournies par l'étude de l'abbé Peretti, fortifiées par les négations qu'il inflige aux prétentions de Gênes sont telles qu'elles permettent à Calvi de revendiquer, jusqu'à démonstration contraire, Christophe Colomb comme un de ses enfants et qu'elles justifient la célébration dans ses murs, le 12 octobre 1892, du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

Ajoutons, avant de laisser ce sujet, qu'une demande a été faite au pape pour le prier de canoniser le grand navigateur, à l'occasion des fêtes prochaines de 1892.

* * Le meilleur ami de la Russie n'est pas l'Allemagne ni l'Autriche, ni aucun autre pays, mais c'est le Monténégro, un petit pays de montagnes qui compte à peu près 600,000 habitants, si nous ajoutons foi aux paroles récemment prononcées, dans un banquet, par le czar.

Ce pays est pauvre et son territoire microscopique, mais il peut devenir riche et grand, si le rêve de la Russie se réalise, c'est-à-dire si tous les États indépendants qui environnent le Monténégro se réunissent à lui pour former le royaume de Bosnie.

Ses habitants, s'ils sont peu nombreux, sont, en revanche, très braves et très courageux. Et la preuve, c'est qu'aucune puissance n'a pu en venir à bout. Il faut dire aussi que le pays se prête admirablement à une défense longue et qui ne peut toujours tourner qu'à l'avantage des Monténégrins.

Le Monténégro, en devenant un royaume d'une certaine importance, serait d'un grand avantage pour la Russie, qui pourrait faire un traité avec lui et s'assurer par ce moyen un passage pour aller à la Méditerranée, le Monténégro se trouvant sur l'Adriatique.

Le prince Nikita, du Monténégro, a récemment rendu visite au czar, à l'occasion du prochain mariage de sa seconde fille à un cousin de l'empereur, et c'est à cette occasion que le chef de toutes les Russies l'a proclamé " son meilleur ami."

Qui vivra, verra.

* * L'Église catholique des États-Unis célébrera, en novembre prochain, le centième anniversaire de l'érection canonique du premier diocèse américain, qui fut celui de Baltimore. Le diocèse comprenait tout le territoire qui se trouve à l'est du Mississippi, moins la Floride. Ce territoire comptait 30 000 catholiques sur une population totale de 3,200,000 âmes.

Le Maryland avait 16,000 catholiques ; la Pennsylvanie, 7,000 ; les Illinois, 3,000, et 15,000 étaient répandus dans divers endroits.

Mgr John Carroll en fut le premier évêque, et il avait pour le seconder dans sa belle tâche trente ou quarante prêtres.

* * Le printemps dernier, plusieurs pèlerins américains firent le voyage de Terre-Sainte sous la direction du R.P. Ch.-A. Vissani, de l'ordre des franciscains.

Après avoir visité les endroits les plus remarquables aux souvenirs religieux, ils ont décidé de reconstruire l'église et le couvent de la Transfiguration, sur le mont Tabor, comme souvenir de leur passage dans les lieux saints. Le coût en sera d'environ \$25,000.

C'est Mgr Seaton, du New-Jersey, qui a eu cette belle pensée. Nulle doute qu'il pourra la réaliser, étant donnée la générosité bien connue des Américains.

Août 1889.

G.-A. DUMONT.